

La chapelle sur le pont

Fonctions et symboliques d'un édifice au Moyen Âge

Sophie Cassagne Brouquet

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/1376>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 35-49

ISBN : 978-2-84516-365-2

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Sophie Cassagne Brouquet, « La chapelle sur le pont », *Siècles* [En ligne], 25 | 2007, mis en ligne le 22 janvier 2014, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/1376>

LA CHAPELLE SUR LE PONT. FONCTIONS ET SYMBOLIQUES D'UN ÉDIFICE AU MOYEN ÂGE

Le voyage, l'errance, la longue fréquentation des routes par les hommes du Moyen Âge ont longtemps été des démarches ignorées des historiens. Ce n'est que depuis quelques décennies que les médiévistes ont mis l'accent sur la mobilité des hommes et des femmes de cette période et en sont venus à s'interroger sur l'un des aspects essentiels de l'espace, la route¹.

Le cheminement, s'il est beaucoup plus répandu au Moyen Âge qu'on ne l'a longtemps imaginé, n'en est pas moins une rupture, une expérience parfois vécue dans l'exaltation, souvent dans la crainte. Les dangers de la route prennent les formes les plus multiples. Parmi ceux-ci, la traversée des rivières n'est pas le moins redouté. Le passage d'un gué ou d'un pont marque une césure dans la linéarité du chemin, il est souvent vécu comme un instant particulier qui vient rythmer la marche. Le pont est l'édifice qui incarne cette discontinuité, mais il est aussi le lien entre les deux rives d'un même parcours. Si le plus souvent le voyageur doit se contenter d'un gué plus ou moins sûr ou encore d'un bac pour passer un fleuve, il dispose aussi d'un réseau de ponts de plus en plus dense au cours

1. Pierre-André SIGAL, *Les Marcheurs de Dieu, pèlerins et pèlerinages au Moyen Âge*, Paris, 1974. Sur l'historiographie de la route, voir l'introduction de C. PEROL dans ce numéro.

2. C'est aussi le cas des chapelles installées le long des fleuves pour la protection des marins comme Notre-Dame de Béhuard au péril de la Loire en Anjou, haut lieu de pèlerinage fréquenté par le roi Louis XI.

3. Louis RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, t. III, *Iconographie des saints*, vol. III, Paris, 1988, p. 976-988.

des siècles. Construire un pont, c'est faire une œuvre pieuse en préservant le voyageur ou le pèlerin de bien des dangers. C'est pourquoi les ponts sont souvent dotés d'une chapelle par leurs fondateurs au Moyen Âge. Cette irruption du sacré dans le cheminement est l'un des nombreux marqueurs de la christianisation de l'espace. La chapelle signe la route, elle est un point de repère obligé dans un itinéraire semé d'embûches².

Parmi les périls les plus redoutés du voyage, l'eau, sous toutes ses formes, n'est pas le moindre. Les récits de voyages, de pèlerinages, et la littérature hagiographique évoquent à maintes reprises les angoisses soulevées par cet élément inconstant.

Sillonné par les nombreuses routes du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, le Limousin est l'une des régions de France qui a le mieux préservé ses ponts du Moyen Âge. Les exemples de deux chapelles attachées à un itinéraire, Notre-Dame-du-Bout-du-Pont de Saint-Junien (en Haute-Vienne) et Notre-Dame-du-Pont-du-Salut (en Corrèze) nous permettront d'envisager tour à tour le choix du site du pont et de sa chapelle, son architecture et le rôle essentiel qu'est amenée à jouer la statue miraculeuse de Notre-Dame qu'elle renferme. La chapelle sur le pont finit par devenir elle-même un but de pèlerinage ; ainsi, dans un étonnant renversement, la route engendre à son tour le cheminement des pèlerins.

L'eau, le fleuve et la rivière sont des éléments troublants, car imprévisibles. Souvent paisibles, ils peuvent se déchaîner en de violentes colères. Indispensables à la vie des humains et à la fécondité des champs, ils sont parfois sources de mort pour les hommes et les femmes du Moyen Âge. Leurs débordements, leurs inondations provoquent souvent de véritables catastrophes dont les riverains sont bien incapables de se défendre. Ils se protègent comme ils le peuvent en édifiant des digues et en plaçant les paroisses les plus exposées à ces dangers sous l'invocation d'un protecteur comme saint Nicolas³.

Les pèlerins, les migrants en quête de travail ou les simples voyageurs sont souvent confrontés au cours de leur errance à la traversée d'une rivière. Du simple gué au large fleuve, ils ressentent toujours une pointe d'appréhension à la perspective de se lancer sur l'eau. *Le Guide du pèlerin pour Compostelle* évoque à plusieurs reprises les dangers

qu'encourent les jacquets lors du passage des fleuves. *Le Livre des miracles de Notre-Dame de Rocamadour* confirme cette hantise en évoquant les nombreuses interventions de la Vierge de Rocamadour pour protéger des naufragés ou même ressusciter des noyés.

Le Liber Sancti Jacobi, appelé aussi *Codex Callixtinus*, est une compilation de plusieurs textes dédiés à la gloire de saint Jacques le Majeur, réalisée au XII^e siècle. Son manuscrit est conservé de nos jours dans les archives du chapitre de la cathédrale à Saint-Jacques-de-Compostelle. Son livre V est plus connu de nos jours sous le nom de *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle* ; il a été attribué au moine poitevin Aimery Picaud⁴. Il fournit de précieux renseignements sur les routes que doivent emprunter les jacquets ainsi que sur les dangers qu'ils devront affronter. Parmi ceux-ci figure la traversée des fleuves et des rivières auxquels l'auteur consacre plusieurs passages ainsi que son chapitre VI, « Fleuves bons et mauvais que l'on rencontre sur le chemin de Saint-Jacques ». Aimery Picaud tient en suspicion les montagnes et les eaux putrides des fleuves de Navarre : « Tous les fleuves que l'on rencontre depuis Estella jusqu'à Logrono ont une eau dangereuse à boire pour les hommes et les chevaux et leurs poissons sont funestes à ceux qui les mangent »⁵. Les dangers qui menacent les pèlerins ne sont pas seulement le fait d'une nature cruelle, mais encore plus celui des hommes. Le passage des rivières de Gascogne fournit à Aimery l'occasion de mettre en garde son lecteur contre la malignité des bateliers :

En sortant de ce pays, le chemin de Saint-Jacques croise deux fleuves qui coulent près du village de Saint-Jean de Sorde ; l'un à droite, l'autre à gauche ; l'un s'appelle le gave, l'autre fleuve ; il est impossible de les traverser autrement qu'en barque. Maudits soient leurs bateliers ! En effet, quoique ces fleuves soient tout à fait étroits, ces gens ont cependant coutume d'exiger de chaque homme qu'ils font passer de l'autre côté, aussi bien du pauvre que du riche une pièce de monnaie et pour un cheval, ils en extorquent indignement par la force quatre. Or leur bateau est petit, fait d'un seul tronc d'arbre, pouvant à peine porter les chevaux ; aussi quand on y monte, faut-il prendre bien garde de ne pas tomber à l'eau. Tu feras biens de tenir ton cheval par la bride, derrière

4. Jeanne VIELLIARD (éd.), *Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*, Mâcon, 1978.

5. *Ibid.*, p. 14-15.

6. *Ibid.*, p. 20-21.

7. Il a été édité par le chanoine Edmond Albe en 1907.

8. Régine PÉROUD, «Le livre des miracles de Notre-Dame de Rocamadour, études des manuscrits de 1172», *Actes du 2^e colloque de Rocamadour*, Luzech, 1973, p. 9-23.

9. La compilation comprend cent vingt-six récits de miracles répartis en trois parties. La première partie ne compte pas moins de cinq récits de sauvetage de naufragés ou de noyés, dont les titres sont révélateurs. Miracle n° 1, *De deux adolescents tombés dans l'eau sans subir aucun dommage*; miracle n° 13, *Un jeune homme sauvé du naufrage, puis du gibet*; miracle n° 27, *Navire sauvé avec sa cargaison de vin*; miracle n° 31, *Gens sauvés par un navire en perdition par la Reine des Vierges*; miracle n° 36, *D'une femme qui ne put être noyée*. La deuxième

38

partie est moins prolixe et ne comporte que trois récits de miracles liés à la présence de l'eau, miracle n° 1, *Trois abbés sauvés du naufrage*, miracle n° 28, *Horrible tempête sur mer*; miracle n° 37, *Le ciel redevient serein sur la mer en fureur*. La dernière partie ne compte qu'un seul récit de ce type, miracle n° 1, *Extraordinaire navigation*.

toi, dans l'eau, hors du bateau, et de ne t'embarquer qu'avec peu de passagers, car si le bateau est trop chargé, il chavire aussitôt.

Bien des fois aussi, après avoir reçu de l'argent, les passeurs font monter une si grande troupe de pèlerins, que le bateau se retourne et que les pèlerins sont noyés; et alors les bateliers se réjouissent méchamment après s'être emparés des dépouilles des morts⁶.

L'absence de pont joue ici en faveur de la cupidité des bateliers; construire un pont est donc une œuvre pieuse, un acte de charité envers les pèlerins auxquels il évite d'être les victimes de tels abus. Les graves accusations portées par le *Guide du Pèlerin* sont vérifiées par les récits de miracles qui évoquent à maintes reprises les naufrages de bacs et la noyade de pèlerins due aux intempéries ou à la rapacité des passeurs.

Le *Livre des Miracles de Notre-Dame de Rocamadour* est une compilation réalisée dans ce grand sanctuaire du Quercy, tout proche du Limousin et dépendant alors de l'abbaye de Saint-Martin de Tulle, à la fin du XII^e siècle⁷. Si son auteur est anonyme, la date de sa composition est mentionnée dans le texte, 1172⁸. Il est donc le parfait contemporain du manuscrit de Compostelle et ses cent vingt-six récits de miracles témoignent des mêmes préoccupations. Dédiés aux miracles de la Vierge de Rocamadour, ils évoquent de nombreuses guérisons, mais l'ouvrage témoigne d'une prédilection particulière pour deux types d'interventions miraculeuses: la délivrance des prisonniers injustement captifs et le sauvetage de naufragés sauvés par la Vierge⁹. La Vierge de Rocamadour, *stella maris*, est en effet dotée d'une puissance thaumaturgique qui lui permet d'intervenir sur les eaux des mers et des rivières. Le premier miracle de la compilation raconte comment deux adolescents de retour du pèlerinage à Rocamadour, veulent traverser le Tarn. Mais le bac est plein, ils tombent à l'eau et le courant très violent les emporte. Leurs compagnons de route se mettent alors à prier la Vierge de Rocamadour et les deux garçons sont rejetés sur la rive sans souffrir d'aucune blessure. Ils témoignent auprès de leurs proches de l'intervention miraculeuse de Notre-Dame: «la

Vierge que nous servions ne nous a pas abandonnés dans le danger. C'est elle qui nous a sauvés, c'est elle qui nous a conservés au fond de la rivière sans que nous ayons aucun mal, c'est elle qui nous a ramenés au bord »¹⁰. L'omniprésence de ce type de miracles dans la compilation souligne bien la crainte ressentie par les pèlerins face à la traversée des rivières et leur confiance en la puissance thaumaturgique de la Vierge.

Si les mentions de ponts sont très présentes dans les documents du Moyen Âge, elles demeurent néanmoins assez peu loquaces ; elles évoquent rarement leur architecture ou leurs dates de fondation ou de construction et se concentrent davantage sur l'aspect fiscal de leur présence. Pendant toute la période médiévale, le pont de pierre demeure un équipement dont la construction doit être confiée à des spécialistes. Son chantier est donc particulièrement onéreux. Son usage est précieux, strictement délimité, et payant¹¹. Il est le lieu de perception de droits divers dus à son fondateur pour le passage et la sécurité. Seuls les seigneurs laïcs ou religieux peuvent envisager un tel projet. Une fois construit, pour en conserver le monopole, ils doivent le protéger ; c'est pourquoi les ponts sont souvent établis près d'un château ou d'une abbaye afin de contrôler les voies de passage et de commerce et d'en retirer des bénéfices substantiels sous la forme de droits de passage. Si la préoccupation première est d'ordre politique et économique, elle n'exclut pas une préoccupation religieuse.

La chapelle sur le pont est là pour rassurer et pour protéger. Elle fait souvent appel à l'invocation de la Vierge pour renverser la malédiction inhérente aux eaux courantes. En Limousin, la construction des premiers ponts a accompagné l'évangélisation des campagnes. C. Lacorre a mis en avant une véritable politique de christianisation de la route dès le VI^e siècle grâce à l'implantation de sanctuaires chrétiens sur d'anciens sites païens établis près d'importants carrefours terrestres ou fluviaux¹². À Saint-Junien, saint Amand s'installe près d'un gué en amont de la confluence entre la Vienne et la Glane et l'ermite Junien s'implante à la croisée de chemins, sur le vaste replat où fut édifiée par la suite la petite ville qui prit son nom. La présence de ces saints hommes sur des points de passage très fréquentés fut sans aucun doute une stratégie très efficace pour entrer en contact avec les populations païennes et les évangéliser.

10. Edmond ALBE, *Le Livre des miracles de Notre-Dame de Rocamadour*, Paris, 1907, p. 69-71.

11. Sauf pour les pèlerins en principe.

12. C. LACORRE, « Les origines de Saint-Junien, éléments de recherche », *Travaux d'archéologie limousine*, t. I, 1981, p. 69-82.

13. Jacqueline LOMBOIS, *Les Ponts en Limousin*, Limoges, 2001, p. 36.

14. Claude ANDRAULT, *Limousin gothique*, Paris, 1997, p. 329.

15. *Ibid.*, p. 330.

Pendant toute la période médiévale, la religion reste présente dans la conception du pont. En l'absence d'une intervention seigneuriale, le désir de faire une œuvre de charité en épargnant la vie des voyageurs et des pèlerins est parfois à l'origine de l'élévation d'un pont. L'organisation financière du chantier se fait alors à travers l'établissement d'une confrérie religieuse spécifique, l'Œuvre du pont¹³. C'est le cas en Limousin à travers l'exemple de Notre-Dame-du-Bout-du-Pont de Saint-Junien et de Notre-Dame-du-Pont-du-Salut de Corrèze.

À Saint-Junien, le pont sur la Vienne, bâti au XIII^e siècle, a sans doute été accompagné dès l'origine d'un modeste oratoire abritant une statue miraculeuse de la Vierge, aujourd'hui disparue. Cette image mariale possédait une fonction prophylactique et protégeait les voyageurs qui traversaient la rivière. Le pont n'a véritablement été doté d'une chapelle que par la volonté de l'évêque de Limoges en 1394 qui jugeait sans doute l'oratoire indigne de la statue miraculeuse. La nouvelle chapelle serait desservie par les chanoines de la collégiale toute proche.

Cependant, l'édifice actuel est plus tardif et résulte de deux campagnes de construction. Le chœur assez bas se distingue nettement de la nef, plus haute et plus large, dotée de contreforts, dont le pignon oriental s'élève au dessus de la toiture du sanctuaire¹⁴. Celui-ci est plus ancien et date sans doute de la reconstruction de l'oratoire de 1394. Il se compose d'une travée rectangulaire, prolongée par trois pans égaux, comprenant chacun une fenêtre à réseau. Sa voûte est ornée de six branches d'ogives réunies autour d'une clef commune¹⁵.

Une plaque apposée sur le mur nord-ouest évoque une autre campagne de construction. L'évêque de Limoges, Pierre de Montbrun, décide, le 27 mai 1451, de l'édification d'une nouvelle chapelle terminée en novembre de la même année.

Le chantier a été financé grâce aux donations des familles nobles locales qui y ont établi des vicairies, en particulier les seigneurs de Rochechouart, de Lastours et de Lambertie. Gauthier de Peyrusse des Cars fonde son anniversaire dans la nouvelle chapelle en 1458. Il ne fait pas de doute que la fin de la guerre de Cent-Ans en Limousin et la reprise

des échanges et des passages sur le pont ont joué un rôle important dans le renouveau du culte à la statue miraculeuse.

Pourtant, lorsque le roi Louis XI arrive à Saint-Junien le 3 juillet 1463, après être venu vénérer le chef de saint Martial à Limoges, il juge ce sanctuaire trop modeste et souhaite lui témoigner sa vénération. Il accomplit un second pèlerinage l'année suivante à son retour de Poitiers. La chapelle peut ainsi s'enorgueillir de la protection royale et Louis XI lui offre en 1470 mille deux cent livres, une somme considérable destinée à la réfection de la nef et de la façade.

La faveur royale engendre de nouvelles donations de la part des nobles de la région. En 1490, Isabelle de Grammont octroie cinquante livres ; en 1547, Gauthier Bermondet, seigneur de Saint-Laurent-sur-Gorre, fait l'offrande d'un cœur d'or¹⁶.

Le nouvel édifice, terminé en 1475, s'organise autour d'une nef à trois travées et de trois vaisseaux couverts de voûtes quadripartites retombant sur quatre piles centrales au fût octogonal. Dans les bas-côtés, elles sont reçues par des consoles sculptées de figures d'anges portant un écusson aux armes de France. La nef est éclairée par des baies à doubles lancettes surmontées de mouchettes¹⁷.

Avec son pignon mutilé, la façade de la chapelle semble assez modeste. Des statues du roi et de la reine de France semblaient avoir été prévues pour peupler les niches situées de part de d'autre du portail, mais furent-elles jamais réalisées ? Le portail est assez élégant avec ses deux contreforts saillants terminés par des pinacles ouvragés. Les ébrasements moulurés du portail sont entourés d'une archivolt en accolade ornée de choux frisés et d'un fleuron.

Le tympan devait être orné d'une statue de la Vierge dont il ne reste que le baldaquin. Le linteau est sculpté d'une frise de végétaux tendue entre des personnages. Au centre, deux anges agenouillés présentent un blason¹⁸.

Cet écrin, caractéristique du style de l'architecture flamboyante, si rare en Limousin, est destiné à abriter, selon les vœux du roi Louis XI, la statue miraculeuse de la Vierge¹⁹.

16. Aujourd'hui disparu.

17. Cl. ANDRAULT, *Limousin [...]*, p. 332.

18. *Ibid.*, p. 334.

19. S. CASSAGNES-BROUQUET, *Marie en Limousin*, Rodez, 1991, p. 123.

20. Hauteur : 0,82 m.

21. Elle remplace peut-être une statue romane plus ancienne.

22. *Vierges à l'Enfant assises des églises de la Haute-Vienne*, catalogue de l'exposition de Cussac, Limoges, 1980, p. 10-11.

23. S. CASSAGNES-BROUQUET, *Marie [...]*, p. 144.

L'image à laquelle fut adressé ce culte fervent est une Vierge de Majesté taillée dans le calcaire au début du XIII^e siècle²⁰. Assise sur un trône à colonnettes sculptées d'oves à la base et ornées de chapiteaux à crochets, la Vierge conserve la position frontale des Majestés romanes²¹. Elle porte une longue robe bordée d'orfrois au col et aux poignets et un manteau dont les plis géométriques tombent lourdement sur des pieds chaussés de souliers à bouts pointus. Marie tient dans sa main droite un sceptre fleuroné à trois pétales. Les plis serrés de son manteau s'incurvent vers le bas de façon géométrique selon une tradition encore romane. L'Enfant, assis sur le genou de sa mère, bénit de la main droite et tient dans la gauche un fruit ou un petit globe. Il porte une longue tunique aux plis serrés et a les pieds nus. Les deux têtes couronnées au caractère poupin n'ont rien de la Majesté presque romane de cette statue, elles ont sans doute été refaites de façon maladroite postérieurement, à une époque indéterminée. La statue a conservé quelques traces de polychromie²². C'est cette image qui a décidé de la construction d'une chapelle sur le pont et engendré un pèlerinage fréquenté par les évêques de Limoges, la noblesse locale et le roi Louis XI. Cette création assez tardive est loin d'être unique en Limousin, elle trouve son écho dans le sud de la province, à Corrèze.

Adossée à la roche granitique, face à la Corrèze qui coule ici dans une nature sauvage et déserte, la chapelle Notre-Dame-du-Pont-du-Salut abrite l'une des statues les plus vénérées du Bas-Limousin²³.

Corrèze était à la fin du Moyen Âge une petite cité fortifiée appartenant à la famille de Ventadour. Elle était dotée d'un marché renommé où les paysans des environs se retrouvaient après avoir emprunté un gué que les crues de printemps rendaient souvent dangereux. Invoquant le secours de la Vierge, bien des malheureux furent sauvés de la noyade par celle que l'on appela d'abord Notre-Dame-du-Pont, puis Notre-Dame-du-Pont-du-Salut. Une chapelle fut construite pour abriter l'image miraculeuse et un pèlerinage est attesté dès le XV^e siècle, époque de l'actuelle statue. Elle a sans doute succédé à une effigie plus ancienne.

Ce groupe de la Vierge à l'Enfant est l'œuvre d'un atelier de sculpteurs itinérants ayant travaillé dans tout le Massif central. Elle possède en effet une parfaite réplique en Notre-Dame-de-Feniers à l'abbaye

de Val-Honnête dans le Cantal. Son art courtois, inspiré de la sculpture languedocienne, est aussi proche du style rouergat.

Très hanchée, Marie porte l'Enfant sur son bras gauche. Dans sa main droite baissée, elle tient une pomme. Sa longue chevelure se partage en deux nappes de part et d'autre de ses bras. Une robe rouge et étroite met en valeur un buste fin et délié, une taille menue, serrée par une ceinture dorée. Son riche voile manteau retombe en plis lourds sur ses hanches. La tête de la Vierge est inclinée vers son fils. L'Enfant tient son pied gauche dans la main droite en un geste charmant. Le maniérisme de la fin du XV^e siècle domine le style de cette statue. L'artiste a accentué la courbure du corps de la Vierge et joué sur une riche polychromie.

Une légende locale veut que la première statue installée près du gué de la Corrèze ait été ramenée d'Espagne par un maçon limousin. Ce devait être une Vierge en Majesté romane, mais elle fut remplacée lors de l'essor du pèlerinage par le groupe actuel de style languedocien. Même si aucun document d'archives ne permet de le confirmer, il y a peut-être une part de vérité dans cette tradition orale. Située non loin d'une route secondaire pour Saint-Jacques-de-Compostelle, la petite ville de Corrèze est reliée ainsi à l'Espagne où les maçons limousins travaillaient en nombre sur les chantiers de grandes constructions de la Reconquista dès le XIII^e siècle.

Les deux statues miraculeuses de Saint-Junien et de Corrèze protègent les voyageurs grâce aux pouvoirs miraculeux attribués à la Vierge. Stella Maris, Marie sait dompter les eaux et protéger les pèlerins. Leur renommée ne tarde pas à leur attirer des offrandes et elles deviennent à leur tour l'objet de pèlerinages. Ainsi, la route engendre la route. Les chrétiens du Moyen Âge ne font, en l'occurrence, que reprendre une très antique tradition qui sacralise le chemin et vient se cristalliser en des lieux très précis.

Ces deux exemples limousins ouvrent aussi une voie. En effet, il reste tant à faire en ce domaine. L'histoire des ponts n'en est qu'à ses balbutiements. Il faudrait s'attacher à établir un inventaire complet des chapelles médiévales situées sur les ponts ou à leur débouché dans l'ensemble de la France, et pourquoi pas en Europe. La connaissance de

leur date de fondation et de construction, de leur architecture, de leur titulature et des statues qu'elles renferment ainsi que des traditions qui leur sont attachées devrait permettre l'établissement de typologies riches d'enseignements.



Le pont médiéval de Saint-Junien



La chapelle de Notre-Dame-du-Bout-du-Pont de Saint-Junien



La façade de la chapelle de Notre-Dame-du-Bout-du-Pont de Saint-Junien



La statue de Notre-Dame-du-Bout-du-Pont



La chapelle de Notre-Dame-du-Pont-du-Salut (Corrèze)



La statue de de Notre-Dame-du-Pont-du-Salut